

Présentation

JEAN LASSÈGUE*

Les journées scientifiques qui se sont déroulées à la station biologique de Foljuif en novembre 2002 ont permis de faire se rencontrer des anthropologues et des linguistes, des éthologues, des philosophes et des modélisateurs¹ appartenant au groupe de recherche « Modélisation de l'émergence du langage » (MEL)².

Très concrètement, tout d'abord, l'objectif de ces journées était de réunir des chercheurs britanniques et français, appartenant à des disciplines variées (anthropologie, linguistique, modélisation en sciences humaines et sociales, philosophie), pour permettre des échanges transdisciplinaires et transnationaux. Il s'agissait, d'une part, de mieux comprendre la place revenant au langage dans l'ensemble des activités symboliques et, d'autre part, de mieux circonscrire la pertinence de la modélisation dans l'abord de l'émergence du langage. Ces deux questions, traitées de façon connexe depuis la formation du groupe MEL, méritaient, de par leur importance et leur difficulté, une étude particulière, d'où l'idée d'y consacrer des journées spéciales.

Je présente ici les différentes interrogations qui furent les miennes en proposant au groupe MEL la tenue de cette réunion. Ni les membres du groupe ni nos invités n'étaient évidemment tenus d'y répondre explicitement, et chacun a pu se situer librement par rapport à celles-ci, sans avoir à y couler de force sa pensée.

I. L'activité de langage resituée dans les activités symboliques

Par « activité symbolique » en général, on entendait, au moins à titre provisoire, tout foyer d'activité rendant possible l'organisation de conduites collectives et permettant leur anticipation sous la forme de transaction sur des valeurs.

Le langage faisait assurément partie de cet ensemble d'activités – une certaine tradition linguistique, de Humboldt à Bühler et Cassirer, en témoigne –, même si l'on semblait perdre, au premier abord, les façons plus fines de le caractériser, à partir des problématiques structurales, transformationnelles ou de la linguistique cognitive. Il semblait cependant plus efficace de replonger l'activité de langage dans le champ anthropologique plus vaste des activités symboliques si l'on voulait avoir une meilleure idée de son émergence. Pourtant, ne compliquait-on pas alors inutilement le problème, puisqu'il ne s'agissait plus seulement de progresser dans la question de l'émergence du langage, mais aussi dans celle de l'émergence des activités symboliques en général ? Pour bien saisir la nécessité de ce qui apparaissait au premier abord comme un détour, il fallait revenir à l'état de la question et prendre simultanément en compte quatre ordres de faits.

I. 1. État actuel de la question de l'apparition et de la généralisation des activités symboliques

Premièrement, *l'apparition des activités symboliques et celle des humains modernes ne coïncident pas*. Même si l'on néglige le fait, assez bien avéré aujourd'hui, de l'existence de traits culturels chez les grands singes³ et d'autres

* Laboratoire Lattice-CNRS/ENS, 1, rue Maurice Arnoux, Montrouge.

animaux, c'est sur une période d'au moins 250 000 ans – et donc *bien avant* l'apparition des humains modernes, datée d'environ 140 000 ans – que s'est progressivement mis en place un certain nombre d'activités symboliques⁴, en particulier trois d'entre elles : l'usage de pigment d'ocre rouge, le façonnage de pointes de flèches et les marques sur les parois rocheuses⁵.

Deuxièmement, en l'absence de comparaison possible entre humains modernes et autres espèces d'humains, toutes disparues aujourd'hui, on remarque l'existence d'un palier entre les primates et les humains modernes quant à l'usage du langage : *le langage est bien, aujourd'hui, spécifique à l'humain moderne*⁶. C'est donc dans l'immense intervalle excluant les primates en amont et incluant les humains modernes en aval (c'est-à-dire entre 2,5 millions d'années et 190 000 ans), intervalle composé de branches variées d'humains au sein du genre *Homo*, que le langage s'est développé en tant qu'activité symbolique, au sein d'autres activités symboliques.

Troisièmement, dans cet intervalle, l'émergence du langage *n'est pas corrélée à la croissance du cerveau mais à celle de la culture matérielle*. La phase de croissance du cerveau la plus rapide a eu lieu entre 2,5 et 1,5 million d'années en Afrique et semble avoir contribué à séparer le genre *Homo* des autres primates bipèdes, sans que la culture matérielle d'*Homo erectus*, une fois qu'il fut doté d'un gros cerveau (– 1,5 million d'années), évolue ensuite de façon radicale. En revanche, on assiste à un déclin relatif du volume du cerveau concomitant d'une accélération du rythme du changement dans la culture matérielle après la dernière grande glaciation (– 170 000 ans). Ce sont donc plutôt des modifications *d'ordre comportemental ou culturel*, une fois un certain volume du cerveau atteint, qui peuvent rendre compte de l'émergence du langage, à une phase sans doute relativement tardive de l'évolution du genre *Homo* (*Homo helmei* et *Homo sapiens*)⁷.

Quatrièmement, non seulement le langage est aujourd'hui spécifique à l'humain moderne mais il occupe *une place majeure* au sein de ses activités symboliques. Il est en effet difficile de concevoir une activité symbolique quelconque propre à l'humain moderne qui ne fasse pas appel à un ensemble de signes narrativement structurés, dont le prototype est le système organisé du langage. Le langage *a donc fini par jouer*, sans doute relativement tardivement, un rôle central au cœur des activités symboliques.

Il semblait raisonnable d'en conclure que la place occupée aujourd'hui par le langage dans les activités symboliques de l'humain moderne *résulte d'une reconfiguration des rapports entre activités symboliques déjà existantes liée à une évolution comportementale ou culturelle, lors d'une phase relativement tardive de l'évolution du genre Homo*.

On pouvait ainsi supposer que la reconfiguration des activités symboliques avait consisté en un va-et-vient entre une certaine configuration corporelle (non limitée au seul cerveau) à peu près stabilisée dans l'espèce et des régulations de conduites au moyen d'un usage collectivement partagé de marques⁸, à la fois externes aux individus et internes au groupe d'individus dans lesquels elles étaient adoptées⁹. C'est pour essayer de mieux comprendre la nature de cette reconfiguration – que celle-ci ait eu lieu progressivement ou subitement restant un point à éclaircir – et des changements comportementaux ou culturels qui lui sont corrélés, qu'il paraissait nécessaire d'envisager la question de l'émergence du langage dans son rapport aux autres activités symboliques.

I. 2. L'activité symbolique comme forme générale

La reconfiguration des rapports entre activités symboliques ayant fini par placer l'activité de langage au centre de celles-ci se présentait, par sa nature même, sous une forme circulaire : d'une part, des activités symboliques non directement linguistiques semblent faire naturellement partie de l'environnement sémiotique servant de condition d'émergence au langage proprement dit ; d'autre part, seul le langage, conçu comme « interprétant général¹⁰ », permet de rendre compte des aspects sémiotiques propres à ces activités symboliques, qu'elles se soient matérialisées sous des formes techniques ou esthético-religieuses¹¹. Un moyen de sortir de ce qui apparaissait comme un cercle vicieux consistait à essayer de concevoir les activités symboliques, y compris le langage, comme susceptibles de « déborder » les unes sur les autres¹² : ce serait en fait *la même activité symbolique qui se manifesterait de façon différenciée*, selon le contexte d'activité dans lequel elle s'exprime et dont le langage aurait fini par occuper le cœur.

Le problème revenait alors à se poser la question suivante : comment mettre au jour une morphologie générale qui puisse rendre compte de cet « air de famille » entre activités symboliques tout en faisant cependant place à la possibilité de leur différenciation ? C'est ce « bougé » originaire dans les activités symboliques, à la fois dans leur diversité native et dans l'évolution propre à chacune, dont il fallait mieux comprendre le mécanisme si l'on voulait approcher le problème de l'émergence du langage au sein des activités symboliques¹³. On devait donc se donner les moyens d'une réflexion portant sur les activités symboliques en général, leur diversification, le régime de leur corégulation et les médiations intervenant dans leurs rapports mutuels.

I. 3. La fonction symbolique dans le cadre structuraliste et post-structuraliste

C'est très naturellement vers l'anthropologie que le groupe MEL s'était alors tourné pour trouver des éléments de réponse à la question des rapports entre le langage et les autres activités symboliques ; c'est en effet cette discipline qui, depuis plusieurs décennies déjà, avait tenté, par la voie structuraliste, de mettre au jour, sous l'appellation de « pensée symbolique », un régime de sens qui soit commun aux diverses activités symboliques¹⁴. Il fallait donc revenir sur la façon dont le structuralisme avait caractérisé la notion de pensée symbolique et tenter de voir en particulier si la notion de système d'éléments, régis par des relations syntagmatiques et paradigmatisques¹⁵, qui en constituait le moteur, pouvait être retenue telle quelle.

C'est précisément en se fondant sur cette notion de système d'éléments qu'une analogie avait été proposée entre le mode de fonctionnement du langage et le mode de fonctionnement d'une activité symbolique capitale en anthropologie, celle de parenté : l'école structuraliste en anthropologie – et au premier chef, Lévi-Strauss – avait en effet tenté d'établir que l'échange des femmes était moins un échange de biens ayant une valeur dérivant d'une nature propre qu'une instanciation particulière de l'échange des signes n'acquérant de valeur que par opposition à d'autres signes¹⁶. Il fallait donc se demander si, aujourd'hui, avait encore le même degré de pertinence, pour penser la régulation réciproque des activités symboliques, le régime systémique de l'échange hérité du structuralisme qui continuait à perdurer sous différentes guises dans de nombreux cercles, en particulier cognitivistes, dans lesquels la notion de système avait fini par se durcir en théorie de l'« esprit », en abandonnant l'idée d'un régime ouvert et non exclusivement mentalisé de corégulation entre activités symboliques au profit d'un

système de modules mentaux de traitement de l'activité symbolique dont on supposait qu'ils étaient génétiquement prédéterminés¹⁷. Bref, la notion de système, organisée intérieurement selon les deux axes de simultanités et de successivités, pouvait-elle encore être considérée comme le mode général et unique de constitution de la fonction symbolique, comme en témoignait, jusqu'à aujourd'hui, l'analogie entre langage et parenté ?

Or la réponse à cette question *paraissait aujourd'hui négative*, tant du point de vue de la linguistique que de celui de l'anthropologie¹⁸, et l'analogie forte entre leurs régimes de sens, sous l'égide de la notion structurale de système, n'était plus, avec le recul, recevable dans les mêmes termes¹⁹. Retravailler l'analogie entre langage et parenté exigeait en particulier de repenser à nouveaux frais la nature et la portée de la notion de système telle qu'elle avait été abordée par le structuralisme, en particulier celui de Lévi-Strauss. Deux remarques pouvaient être faites à cet égard.

Premièrement, ce qui légitimait aux yeux de Lévi-Strauss l'analogie entre la linguistique et l'anthropologie de la parenté²⁰, c'est que les deux disciplines se *recouvraient partiellement* parce que la seconde possédait une partie linguistique : les relations de parenté étaient en effet non seulement des objets sociaux mais aussi des termes du lexique (père, frère, oncle, etc.). C'était donc à *partir de ce qui était linguistique en anthropologie* que l'on pouvait espérer retrouver la structure, non directement linguistique, des relations de parenté. Le raisonnement analogique de Lévi-Strauss revenait donc à ceci : de même qu'en linguistique le niveau du mot avait été dépassé pour atteindre le niveau du phonème, de même, en anthropologie de la parenté, le niveau des appellations (la nomenclature des termes) devait être dépassé pour atteindre le niveau des attitudes (l'atome de parenté). Mais alors qu'il n'était pas possible de passer des appellations aux attitudes parce que l'on ne pouvait pas reconstituer les secondes à partir des premières, en revanche, il semblait possible à Lévi-Strauss de reconstituer, à partir des attitudes, les appellations, car on se retrouvait alors comme dans le cas linguistique où l'on connaissait la fonction (dans le cas du langage : la fonction était la communication ; dans le cas des attitudes, la fonction visait à assurer la cohésion sociale) sans connaître encore le système (dans le cas du langage : les phonèmes ; dans le cas des attitudes : les atomes de parenté).

Cependant, l'analogie entre anthropologie de la parenté et linguistique n'était pas complète puisque, dans le cas linguistique, il y avait continuité entre les deux niveaux, celui du lexique et celui des phonèmes qui appartenaient tous les deux au domaine du langage alors que cette continuité n'était plus *a priori* assurée dans le cas anthropologique, puisqu'il fallait prêter une cohérence systématique aux attitudes²¹ en ayant seulement à notre disposition une cohérence linguistique, le *système* des appellations. Le rapport entre attitude et appellation se faisait donc sur la supposition que les deux termes étaient systématiques *au même titre* et que c'était précisément le systématique en eux qui rendait possible leur mise en rapport.

Deuxièmement, cette interprétation de la notion de système sous-entendait à l'origine que toute activité symbolique, du fait de son organisation en unité cohérente particulière – celui de la langue, de la parenté, du mythe –, *recelait en elle-même la totalité de son potentiel d'action*, concevable en termes de substituabilité d'éléments considérés comme équivalents²². Ultérieurement, ce point de vue avait fini par se couler dans un moule cognitiviste dans lequel on

pensait possible une modélisation de la pensée symbolique en termes de théorie de l'information, au risque de mentaliser entièrement le symbolique et le culturel²³. Mais ce type d'approche ne s'intégrait pas facilement à la problématique de l'émergence, dans la mesure où il ne permettait pas de comprendre l'apparition historique de ce régime de la substituabilité généralisée, ni son maintien au cours du temps, toujours présupposé. Il n'y avait plus en particulier de place, sauf sous le régime quasi algébrique en question, pour une *co-organisation différenciée des activités symboliques entre elles* : chacune d'entre elles, considérée comme autonome en elle-même n'entretenait plus, pour réussir à perdurer, de relation avec les autres²⁴, – sauf à envisager finalement ces rapports mutuels comme n'ayant pas de réalité ailleurs que dans l'esprit d'algébriste de celui qui les pensait. Il fallait donc se retenir de faire de la substituabilité entre éléments équivalents le seul régime interne des activités symboliques, pour envisager la construction de cette substituabilité, soit comme un régime parmi d'autres, soit même comme ayant une importance variable selon les activités symboliques et leur empiètement différencié²⁵.

Il paraissait nécessaire, pour ce faire, de revenir sur les *ritualisations* que les activités symboliques mettaient en place en vue de construire leur propre champ d'activité, toute activité symbolique possédant des phases ritualisées de stylisation se signalant aux acteurs comme norme, au sein d'un continuum de stylisations possibles allant de la simple esquisse de gestes à faire et de paroles à prononcer à la rigidité la plus extrême. Une telle analyse permettait d'insister d'une part sur l'aspect non toujours directement substituable des éléments d'un système entre eux²⁶, d'autre part sur les rôles distribués par ces ritualisations, qui n'étaient jamais interchangeables d'emblée et qui requéraient en particulier des initiations à chaque étape de la vie.

C'était donc la question de la substituabilité ou de la non-substituabilité entre éléments d'un système qui faisait le fond du problème de l'analogie entre différentes activités symboliques et dont il fallait débattre au cours de ces journées. C'est pourquoi il était souhaitable de réunir linguistes sémanticiens et anthropologues de la parenté pour soumettre à examen la question des rapports que pouvaient entretenir leurs disciplines quant à cet objet supposé commun, la notion de « fonction symbolique ».

II. Pertinence de la modélisation pour la question de l'émergence du langage

Un autre objectif de ces journées était d'évaluer la pertinence de la modélisation dans les recherches sur l'émergence du langage. Deux raisons pouvaient être invoquées à ce propos.

D'une part, une raison épistémologique : parmi les modèles possibles, c'était surtout la place à accorder aux modèles néodarwiniens qui faisait problème, dans la mesure où ceux-ci étaient particulièrement bien représentés dans les recherches sur l'émergence du langage. La présence, lors des journées, d'anthropologues français et britanniques ayant répondu à l'invitation du groupe MEL et qui étaient tous spécialistes à des titres divers des questions de parenté – tout en appartenant à des écoles de pensée foncièrement distinctes – avait ainsi d'abord un but informatif : il s'agissait de prendre connaissance des débats actuels sur la question controversée de la pertinence des modèles néodarwiniens dans un contexte anthropologique différent de celui auquel le groupe MEL était

habitué, où les modèles en question étaient présentés dans le cadre quelque peu latéral de recherches linguistiques sur l'émergence du langage.

D'autre part, une raison théorique : la théorie anthropologique de la parenté entretient en effet avec les modèles néodarwiniens un rapport de proximité, précisément dans la mesure où ce sont deux perspectives foncièrement différentes ayant cependant pour but commun d'articuler reproduction biologique et reproduction sociale²⁷. Le concept de parenté paraissait ainsi un bon candidat pour analyser les points de rupture ou de convergence entre le cadre structuraliste des uns et le cadre néodarwinien des autres, qui ne recoupait d'ailleurs pas les différences nationales.

Il y avait donc deux raisons valables de souhaiter confronter les points de vue sur la question de la parenté.

II. 1. Modèles néodarwiniens, modèles cognitivistes et fonction symbolique

Plus précisément, ce qui posait problème était l'acclimatation récente du cadre théorique néodarwinien à une théorie cognitiviste de la fonction symbolique, lointaine héritière de la tradition structuraliste. Cette acclimatation prenait la forme suivante : le génome apparaissait comme le lieu unique des variations possibles, contingent par rapport à la vie individuelle, où se trouvait programmé (et décrit dans un langage théorique fondé sur les notions d'information, de calcul et de module) le plan de l'organisme dans ses aspects morphologiques, comportementaux mais aussi cognitifs. Ces différents aspects, organisés selon un principe de moindre coût ayant pour mesure objective l'avantage reproductif, étaient censés opérer une synthèse des niveaux biologiques et sociaux au moyen d'un dispositif représentationnel ancré dans les gènes des individus²⁸.

Cette approche représentationnaliste avait pour conséquence d'opposer radicalement deux modes de fonctionnement de la fonction symbolique : le premier reposait sur une conception étroite du symbole conçu comme marque arbitraire et concernait essentiellement l'aptitude à la *référence* à l'objet, conçu comme existant indépendamment du langage ; le second reposait au contraire sur une conception élargie du symbole, doté d'une propension non contrôlée au *symbolisme*, susceptible de produire des objets ayant une existence sans contrepartie objective, dont il fallait réussir à expliquer le caractère illusoire par un mécanisme cognitif approprié. Du point de vue de l'émergence de la fonction symbolique, celle-ci apparaissait alors comme ayant émergé deux fois, une première fois pour rendre compte de l'usage du symbole au sens étroit et une seconde pour expliquer son usage au sens large²⁹.

Il n'était certes pas impossible d'émettre cette hypothèse même s'il était très difficile de la vérifier à partir des faits connus³⁰ mais elle avait un inconvénient majeur immédiat en ce qu'elle mettait définitivement à mal l'idée d'une fonction symbolique pensée à partir de la notion d'*activités progressivement coritualisées*, au profit d'une théorie *mentaliste* et *anhistorique* de cette fonction. Or la notion d'activité rendait au contraire possible des rétroactions entre les sujets, leurs productions matérielles ou verbales et leur environnement écologique qui autorisaient une conception toute différente de la fonction symbolique et de son apparition au cours de l'histoire du genre *Homo*.

En fait, il paraissait souhaitable, à partir de la critique du volet représentationnaliste des modèles néodarwiniens ayant la fonction symbolique pour objet, de revenir, assez curieusement... à Darwin. La référence à Darwin, dans l'usage qui en était fait dans les modèles néodarwiniens standards, paraissait en

effet quelque peu biaisée, dans la mesure où elle se limitait le plus souvent au mécanisme de la sélection naturelle et de sa conséquence directe, l'avantage reproductif, en négligeant toutes les recherches ultérieures de Darwin qui avait fait appel à la sélection de groupe pour rendre compte de l'émergence de la civilisation et plus particulièrement de la solidarité à l'égard du non apparenté biologiquement³¹. À cela, une raison au moins : les modèles néodarwiniens de l'émergence du langage ne reconnaissaient pas la pertinence de la notion de sélection de groupe parce qu'elle ne s'intégrait pas, ou mal, au cadre néodarwinien³².

Il fallait donc voir aussi dans quelle mesure les débats sur la nature et la fonction de la parenté n'exigeaient pas du même coup que soit reprise la question des liens possibles entre fonction symbolique et sélection de groupe.

II. 2. Sélection de groupe, sélection sexuelle et fonction symbolique

Dans le cadre de la sélection naturelle, une caractéristique corporelle ou comportementale se trouve sélectionnée si et seulement si elle offre un avantage à la diffusion des gènes de son porteur individuel. Il y aurait sélection de groupe si une caractéristique était sélectionnée parce qu'elle bénéficie au *groupe entier* auquel l'individu appartient, quel que soit l'avantage ou le désavantage que cet individu en retire. Généralement, la sélection naturelle (individuelle) empêche tout effet de sélection de groupe, sauf à considérer des groupes particuliers d'individus, assimilables à des colonies de clones³³. Il existe cependant des situations particulières où ce n'est pas le cas³⁴ et ces situations ont ceci d'intéressant qu'elles semblent attestées d'un point de vue biologique tout en ayant également une certaine plausibilité du point de vue social humain³⁵. En effet, pour perdurer, les situations dans lesquelles le groupe a temporairement un rôle sélectif rendent obligatoires, du point de vue externe au groupe, son isolement, sa séparation en sous-groupes puis la fusion de ces sous-groupes et, du point de vue interne au groupe, la distribution d'un certain nombre de rôles par nature environnementaux et mobiles – mais fixée par des règles locales –, double série de mouvements dont on peut se demander *s'ils ne participent pas, dans l'espèce humaine*³⁶, *à ce qui rend précisément possible les activités symboliques, en particulier les règles de parenté*. L'espèce humaine aurait alors ceci de particulier qu'elle parviendrait, au moyen de ritualisations spécifiques, *à faire durer un état où le groupe joue un rôle sélectif*, état généralement si transitoire parmi les espèces qu'il n'a pas ou peu d'efficacité biologique. Quelles seraient ces ritualisations ?

On devait tout d'abord remarquer que la question de la sélection de groupe était liée à celle de la sexuation en général³⁷. Même G. C. Williams, grand promoteur de la critique néodarwinienne de la sélection de groupe dans les années 1960 reconnaissait trente ans plus tard (en 1996) que la sexuation semblait bien un effet de sélection de groupe³⁸. On pouvait alors légitimement se demander si, une fois mis en place un régime, très général à travers les espèces, de sexuation produit par sélection de groupe, la sélection sexuelle – dont la force évolutive présente dans de très nombreuses espèces animales était fondée sur des systèmes de reconnaissance réciproque des partenaires sexuels au moyen de marques corporelles différentes selon les sexes et leur période de fécondité – n'avait pas fini par jouer un rôle particulier dans le cas humain³⁹ : les humains auraient fini par articuler spécifiquement sélection sexuelle et sélection de groupe en faisant émerger la notion de *groupe différencié selon les sexes* (et non pas

seulement d'individu de sexe opposé) par le biais de marques de reconnaissance particulières à chaque sexe susceptibles d'être collectivement interprétées, à la fois pour chaque sexe et en relation au sexe opposé⁴⁰. Comment de telles marques avaient-elles pu émerger ? C'est ici que les modèles exposés au cours de ces journées allaient se révéler décisifs.

On savait que l'anthropologie sociale avait beaucoup insisté – de R. Fox à F. Héritier – sur le fait que les règles de parenté dans l'espèce humaine étaient universellement régies par une domination masculine appelée par F. Héritier « la valence différentielle des sexes, qui aboutit à déposséder le féminin des capacités potentielles dues à son privilège exorbitant d'enfanter les deux sexes⁴¹ ». Cette valence différentielle avait un statut *sémiotique et sémantique* dans l'espèce humaine et c'était en cela qu'elle jouait d'une part un rôle dans l'émergence du langage tout en se distinguant d'autre part de ce qui se produisait chez les primates où les femelles avaient la même charge et le même privilège quant aux petits et étaient, elles aussi, soumises à la domination (physique) masculine sans que cela jouât un rôle quelconque dans l'émergence de signes linguistiques pour ces espèces. Il fallait donc se demander comment cette valence pouvait devenir *différentielle*.

Une conjecture de L. Scubla⁴² sur le statut anthropologique du sang pouvait ici servir d'exemple, sans préjuger de sa valeur universelle⁴³: pour lui, le sang artificiellement versé par les hommes lors du sacrifice était à mettre en opposition *structurale* avec le sang naturellement versé par les femmes lors de leurs règles. Si l'on accordait que le sang pût jouer le rôle de marque, il y aurait eu, autour de celui-ci, une activité symbolique qui pouvait rendre compte de l'émergence d'une *reconnaissance* (sémiotique) de marques (le sang des femmes) doublée de leur *compréhension collective* (sémantique) sous forme de signes (le sang produit par les hommes qui se tient à la place du sang des femmes) : ces marques-signes auraient été *différentiels* par leur opposition structurale *sans être immédiatement substituables*, les hommes et les femmes ne produisant pas ces marques-signes de la même manière⁴⁴. L'articulation particulière que l'espèce humaine aurait opérée entre la sélection de groupe et la sélection sexuelle et qui pouvait avoir joué un rôle dans l'émergence du langage aurait donc tout d'abord consisté en la mise en place de rôles collectifs de type dualiste⁴⁵, celui des hommes ayant été de contrôler sémantiquement l'aspect *groupal* de ces rôles, tandis que celui des femmes aurait été de contrôler sémiotiquement leur aspect *sexuel*.

La conséquence majeure aurait alors été que la sélection sexuelle et l'environnement sémiotique et sémantique différencié selon les sexes qu'elle avait aménagé aurait permis de faire durer l'état habituellement transitoire pendant lequel la sélection de groupe était susceptible de jouer un rôle⁴⁶. On retrouvait donc la question de l'émergence de règles de parenté au cœur du problème de l'émergence du langage. Il y avait donc une certaine logique à chercher dans les co-articulations des activités symboliques entre elles l'émergence d'une forme générale spécifique à l'espèce humaine, dont le langage occuperait le centre.

Ces questions étaient évidemment trop vastes pour y répondre pendant le temps qui nous était imparti. Il m'avait semblé néanmoins utile de commencer par situer le débat et de proposer aux participants ces quelques pistes pour voir s'il était possible de les suivre ou, s'il valait mieux, au contraire, les abandonner.

Lors de ces journées, Isabelle Daillant puis Laurent Barry se sont chargés de l'introduction générale portant sur la théorie de la parenté du point de vue classique de l'anthropologie sociale, préalable indispensable pour que tous les participants travaillent ensemble à partir d'un vocabulaire minimal commun. Ensuite ont pris place trois exposés dont ce volume a gardé la trace : Camilla Power fait tout d'abord le point sur le dimorphisme sexuel et les différentes stratégies de coopération entre mâles et femelles au sein du genre *Homo* ; puis Chris Knight revient sur les débats concernant la place plus ou moins centrale que, depuis le XIX^e siècle, on fait occuper à l'avunculat selon que l'on se situe dans un régime de parenté patri- ou matrilineaire ; Nick Allen, enfin, expose ce qui lui semble être les conditions minimales pour qu'une activité symbolique de l'ordre de la parenté puisse émerger.

Ces trois exposés s'appuient sur des modèles très différents, proches de la perspective néodarwinienne pour ceux de C. Power et de C. Knight tandis que celui de N. Allen relève plus de la perspective structurale. Leur teneur n'est pas complètement étrangère pour qui connaît la littérature anthropologique francophone puisque les modèles dont leurs auteurs se réclament ont été examinés par C. Lévi-Strauss⁴⁷ ou, plus récemment et plus complètement, par M. Godelier⁴⁸. Ils ont suscité de riches discussions sur le statut des modèles, en particulier après l'exposé de David Chavalarias sur les modèles d'émergence de la coopération ainsi que sur la pertinence du cadre évolutionniste standard. Ils ont le mérite, quelles que soient les réticences manifestées lors de ces journées par certains des participants à l'égard des modèles néodarwiniens jugés trop simplistes, de reprendre à nouveau frais, et selon leur modalité propre, la question des rapports entre anthropologie de la parenté et sémantique linguistique qui faisait le fond du problème posé.

Au lecteur maintenant de se faire une idée des avancées que ces exposés ont rendu possibles.

Notes de JEAN LASSÈGUE

¹ Cinq anthropologues ont participé à ces journées : David Allen (université d'Oxford), Laurent Barry (EHESS), Isabelle Daillant (université Paris 10), Chris Knight (université d'East London) et Camilla Power (université d'East London). Les membres présents du groupe MEL étaient Pierre Cadiot (université Paris 8), David Chavalarias (École polytechnique), Jean-Louis Dessalles (ENST), Romain Laroche (ENST), Jean Lassègue (CNRS), Jean-Pierre Nadal (CNRS) et Yves-Marie Visetti (CNRS).

² Action concertée du CNRS « Origine de l'homme, du langage et des langues ».

³ Pour cette question encore controversée, voir J. Joulian, « "Le casse-noix" du chimpanzé : lecture anthropologique d'un objet simien », in F. Joulian et A.-J. Ducros (éd.), *La Culture est-elle naturelle ? Histoire, épistémologie et applications récentes du concept de culture*, Paris, Errance, 1998, p. 115-137.

⁴ Certains archéologues prêtent ainsi une activité artistique à d'autres représentants du genre *Homo*, *Homo heidelbergensis* et peut-être même *Homo erectus*. Voir R. G. Bednarik, « A figurine from the African Acheulian », *Current Anthropology*, 44, 2003, p. 405-438.

⁵ La chronologie s'établit à l'heure actuelle de la manière suivante : avant 300 000 ans, on trouve des lames, des pierres polies, des activités d'extraction et d'utilisation de pigment d'ocre rouge ; des pointes de flèche en pierre ; à partir de 140 000 ans, on trouve la trace de transports (obsidienne, outils) sur de longues distances, allant jusqu'à 300 km ; la pêche, des outils en os, des pointes ébarbées, une activité d'extraction de minerai, des pièces incisées et des pendentifs ; à partir de 80 000 ans, des microlithes, des perles et des images. Voir S. McBrearty et A. S. Brooks, « The revolution that wasn't : a new interpretation of the origin of modern behavior », *Journal of Human Evolution*, 39, 2000, p. 453-563. Ils décrivent quatorze indices de capacités cognitives dont la moitié était déjà présente il y a 140 000 ans. L'article a donné lieu à controverse mais des indices multiples l'ont corroboré depuis (cf. S. Johansson, *Origins of Language. Constraints and Hypotheses*, Amsterdam, Benjamins, 2005, p. 168 pour une revue de la littérature).

⁶ Le débat fait évidemment rage. Pour une mise au point récente voir M. Tomasello, « What makes human cognition unique ? From individual to share to collective intentionality », *Mind and Language*, 18(2), 2003, p. 121-147. Les conclusions de Tomasello sont corroborées d'un point de vue génétique par J. T. Crow qui montre l'existence d'un changement chromosomique entre les chimpanzés et les humains, changement qui serait à l'origine de la latéralité, elle-même capitale dans l'émergence du langage « ProtocadherinXY : a candidate gene for cerebral asymmetry and language », in A. Wray (éd.), *The Transition to Language*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 93-112.

⁷ S. Oppenheimer, *Out of Eden. The Peopling of the World*, Londres, Robinson, 2004, p. 18.

⁸ Le terme permet de regrouper ce que classiquement on distingue en deux catégories : signe (reconnu) relevant de la sémiologie et discours (compris) relevant de la sémantique. Voir E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, t. 2, *Sémiologie de la langue*, Paris, Gallimard, p. 65.

⁹ M. Leroi-Gourhan avait déjà remarqué que l'activité symbolique résidait, pour l'humain, dans « cette propriété unique [...] de placer sa mémoire en dehors de lui-même » (M. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 33-34).

¹⁰ La formule est de Benveniste (*Problèmes de linguistique générale*, op. cit.).

¹¹ Voir W. Wildgen, *The Evolution of Human Language. Scenarios, Principles and Cultural Dynamics*, Amsterdam, Benjamins, 2004.

¹² Le modèle est celui des théories phénoménologiques de la perception, dans lesquelles les sens ne sont pas radicalement distingués les uns des autres, mais renvoient au contraire à une forme à la fois unique et différenciée. Voir M. Merleau-Ponty, « Le cinéma et la nouvelle psychologie », in *Sens et Non-sens*, Paris, Nagel, 1948, p. 100-101.

¹³ Cela n'était pas sans rapport avec la problématique d'Ernst Cassirer qui avait insisté sur le caractère transitif de la notion de forme symbolique : « C'est une caractéristique commune de toutes les formes symboliques qu'elles soient applicables à radicalement n'importe quel objet », E. Cassirer, *Le Mythe de l'État*, Paris, Gallimard, p. 34.

¹⁴ L'article fondateur à ce sujet étant celui de Lévi-Strauss publié dans le premier numéro de la revue du cercle linguistique de New York : « Analyse structurale en linguistique et en anthropologie », *Word*, 1, 1945, p. 33-53, republié dans *Anthropologie structurale*, chapitre « Langage et parenté », Paris, Plon, 1960, p. 37-62. La « pensée symbolique » dans l'article de Lévi-

Strauss deviendra ultérieurement la « fonction symbolique ». Voir par exemple, M. Izard et P. Smith (éd.), *La Fonction symbolique, essai d'anthropologie*, Paris, Gallimard, 1979.

¹⁵ La relation syntagmatique étant définie comme relation de l'élément avec les autres éléments simultanément présents, la relation paradigmatique étant définie à l'inverse comme relation d'un élément avec les autres éléments mutuellement substituables.

¹⁶ En l'occurrence, la notion même de « femme » n'aurait eu véritablement de sens que dans l'opposition entre femme à échanger/femme exigible et « l'échange » se serait réduit à n'être qu'une propriété dérivant de la nature oppositionnelle des signes. Voir C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale, op. cit.*, p. 70-71.

¹⁷ On laissait alors le soin à « l'évolution » et à la « sélection naturelle » de faire émerger les modules.

¹⁸ C'est un des enseignements du livre de M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, qui reprend de façon critique les éléments du dossier. Pour M. Godelier, l'une des raisons pour laquelle l'analogie ne tient plus aujourd'hui vient de ce que s'il était légitime, dans le cas de la linguistique, de supposer des règles totalement inconscientes rendant compte de la façon dont parle les sujets, il n'en était pas de même dans le domaine de la parenté, sous peine de renoncer à comprendre ce qui fait l'objet même de l'enquête anthropologique sur la parenté, à savoir la façon dont les individus vivent explicitement leur rapport à la norme. Bref, entre la norme implicite de la langue et la norme explicite de la parenté, les modalités de production et de reproduction des échanges seraient de nature *radicalement* différente. Voir M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté*, Paris, Fayard, 2004, p. 374.

¹⁹ L. Scubla allant même jusqu'à dire que, pour ce qui est de l'influence des travaux de linguistique sur Lévi-Strauss, ce dernier « ne doit à peu près rien aux travaux dont il se réclame ». Voir L. Scubla, « Fonction symbolique et fondement sacrificiel des sociétés humaines », *Revue du MAUSS*, 12, 1998, p. 41-65.

²⁰ Voir C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale, op. cit.*, en part. chap. 2 : « L'analyse structurale en linguistique et en anthropologie », p. 37-62.

²¹ Lévi-Strauss parle du *système des attitudes* (*Anthropologie structurale, op. cit.*, p. 45).

²² Voir U. Eco, *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 1988, p. 193 sq.

²³ Cf. L. Scubla, « Fonction symbolique et fondement sacrificiel des sociétés humaines », art. cité, p. 41-65, qui montre que le structuralisme lévi-straussien tient à « enraciner la fonction symbolique dans l'esprit humain ».

²⁴ L'aspect quelque peu rapsodique de la liste des activités symboliques donnée par Lévi-Strauss dans « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss » en est un des indices : « Toute culture peut être considérée comme un ensemble de systèmes symboliques au premier rang desquels se placent le langage, les règles matrimoniales, les rapports économiques, l'art, la science, la religion. », in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1950, p. xix.

²⁵ Le cas des travaux récents sur la parenté était, de ce point de vue, exemplaire, d'une part parce qu'après Lévi-Strauss, avaient été réintégrés des dimensions mythiques et cosmiques concernant les substances par lesquelles la parenté transite (os, sang, lait, etc.) et, d'autre part, parce que la conception même de l'alliance en termes d'échange avait été remise en question (en particulier dans le cas de mariage à tendance endogame, dit « mariage arabe »). Voir par exemple M. Godelier, *Métamorphoses de la parenté, op. cit.*, p. 390-396.

²⁶ Certains exemples rapportés lors des journées par Pierre Cadiot et Yves-Marie Visetti et appartenant très directement à la linguistique, discipline pourtant réputée phare pour faire du régime de la substituabilité le mode généralisé de l'accès au sens, allaient dans ce sens, en particulier l'exemple des proverbes et de leur utilisation généralisée dans certaines sociétés. Voir Y.-M. Visetti et P. Cadiot, *Motifs et proverbes. Essai de sémantique proverbiale*, Paris, PUF, à paraître.

²⁷ En 1998, dans un article d'à peine sept pages sans référence, Lévi-Strauss avait adopté une position extrêmement critique à propos d'un certain nombre de modèles néodarwiniens dont se réclamaient deux des anthropologues participant aux journées de Foljuif (C. Power et C. Knight). Nous avons estimé, au contraire, que ces modèles, si critiquables qu'ils fussent, avaient au moins le mérite de poser explicitement le problème de l'articulation entre dimension biologique (et, plus précisément, sexuelle) et dimension sociale et qu'ils valaient à ce titre plus que des sarcasmes, fussent-ils proférés par l'un des maîtres de l'anthropologie française, qui les qualifiait de « robinsonnades génitales ». Voir C. Lévi-Strauss, « La sexualité féminine et l'origine de la société », *Temps modernes*, 598, mars-avril 1998, p. 66-84.

²⁸ Voir, par exemple, R. Dawkins, *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press, 1982.

²⁹ Voir, par exemple, P. Chase, « Symbolism as reference and symbolism as culture », *The Evolution of Culture. An Interdisciplinary View*, in C. Knight, R. Dunbar et C. Power (éd.), New Brunswick, Rutgers University Press, 1999, p. 34-49. L'article a le mérite de pousser jusqu'au bout la logique de l'argument, qui reste généralement implicite.

³⁰ C'est la conclusion à laquelle parvient P. Chase dans l'article cité *supra*, note 29.

³¹ Voir, par exemple, C. Darwin, *The Descent of Man*, Princeton, Princeton University Press [1871], 1981, chap. v, p. 166.

³² Voir pour la thèse néodarwinienne standard, G. C. Williams, *Adaptation and Natural Selection*, Princeton, Princeton University Press, 1966 et, pour des arguments contraires, E. Sober et D. S. Wilson, *Unto Others. The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, Harvard, Harvard University Press, 1998.

³³ Voir G. C. Williams, *Adaptation and Natural Selection*, Princeton, Princeton University Press, 1966, p. 23-24.

³⁴ Il faut supposer des modèles dans lesquels des groupes composés de sous-groupes eux-mêmes composés de deux types d'individus se reproduisent de façon inégale selon le nombre d'individus du même type dans leur environnement. On s'aperçoit que, pendant des phases qui resteraient transitoires si les sous-groupes ne se réunissaient pas à nouveau puis se séparaient ensuite, le nombre d'individus ayant un taux de reproduction plus faible dans chaque groupe tend cependant à croître globalement. Voir E. Sober et D. S. Wilson, *Unto Others. The Evolution and Psychology of Unselfish Behavior*, *op. cit.*, p. 20.

³⁵ Voir E. Sober et D. S. Wilson, *ibid.*, p. 50 et p. 150 pour les cas biologiques (*sex ratio* et virulence d'un virus) ; p. 159 *sq.* pour les cas liés à la norme sociale et aux très fortes contraintes qui pèsent sur les individus dans de nombreuses sociétés archaïques.

³⁶ Vilmos Csány, dans de trop brèves remarques, développe une argumentation assez analogue, centrée sur la question de la représentation collective précédant l'action et non sur celle de la parenté. Voir V. Csány, « An ethological reconstruction of the emergence of culture and language during human evolution », in G. Györi (éd.), *Language Evolution. Biological, Linguistic and Philosophical Perspectives*, Francfort, Peter Lang Verlag, 2001, p. 41-53.

³⁷ Dans *The Descent of Man* (1871), Darwin rapportait déjà l'émergence d'*Homo sapiens* à un processus de sélection sexuelle.

³⁸ G. C. Williams, *Adaptation and Natural Selection*, *op. cit.* En conservant le critère du différentiel de reproduction utilisé dans le cadre de la sélection naturelle, il paraît nécessaire d'admettre que la voie de la sexuation a eu, en tant que stratégie évolutive, un plus grand succès que la voie de l'absence de sexuation, dans la faune comme dans la flore. Williams fait remarquer que les ancêtres du Pléistocène des espèces asexuées d'aujourd'hui étaient des espèces sexuées mais que les espèces asexuées du Pléistocène n'ont, aujourd'hui, presque plus de descendants : la sexuation des espèces apparaît donc comme un trait *fonctionnel* qui, en contribuant à la diversification des espèces par le maintien d'une variabilité interne et, indirectement, par ce biais, au retard dans leur extinction, *a servi les espèces sexuées en général* et non pas seulement l'avantage reproductif individuel au sein d'une espèce particulière.

³⁹ Okanoya ne limite pas le rôle de la sélection sexuelle au cas humain. Voir K. Okanoya « Sexual display as a syntactical vehicle : the evolution of syntax birdsong and human language through sexual selection », in A. Wray (éd.), *The Transition to Language*, Oxford, Oxford University Press, 2002, p. 46-63.

⁴⁰ Mais pas nécessairement de la même manière, comme le montre le modèle de la « menstruation factice » développé à l'origine par C. Knight dans *Blood Relations : Menstruations and the Origin of Culture*, Londres, Yale University Press, 1991 et repris ultérieurement par C. Power, « Beauty magic : the origins of art », in R. Dunbar, C. Knight et C. Power (éd.), *An interdisciplinary View*, *op. cit.*, p. 92-112.

⁴¹ F. Héritier, « À propos de la théorie de l'échange », *L'Homme*, 154-155, 2000.
<http://lhomme.revues.org/document24.html>

⁴² Communication personnelle.

⁴³ Il ne s'agit pas ici de discuter de la validité ou de la portée du modèle mais seulement de proposer une façon de concevoir la notion d'activité symbolique. Ce modèle peut d'ailleurs être enrichi par celui de la « menstruation factice » développé par Knight tout d'abord puis par Knight, Aiello et Power ensuite.

⁴⁴ Il n'était d'ailleurs même pas besoin que les deux sexes comprennent la même chose. Voir le modèle de la « menstruation factice » de C. Power.

⁴⁵ On verra plus bas comment le modèle de N. Allen peut se rapporter à cette hypothèse.

⁴⁶ Cette hypothèse me semble aller dans le même sens que celle formulée par Knight, même s'il serait certainement opposé à toute l'argumentation qui précède sur la sélection de groupe. Voir C. Knight, « Language as a revolutionary consciousness », in A. Wray (éd.), *The Transition to Language*, *op. cit.*, p. 138-160.

⁴⁷ Voir l'article déjà cité de C. Lévi-Strauss à propos de certains modèles néodarwiniens ayant pour thème la « perte de l'œstrus » : « La sexualité féminine et l'origine de la société », p. 66-84.

⁴⁸ Dans *Métamorphoses de la parenté*, *op. cit.*, celui-ci critique aussi bien les modèles néodarwiniens de C. Knight (p. 454) que le modèle émergentiste de N. Allen (p. 549-551).